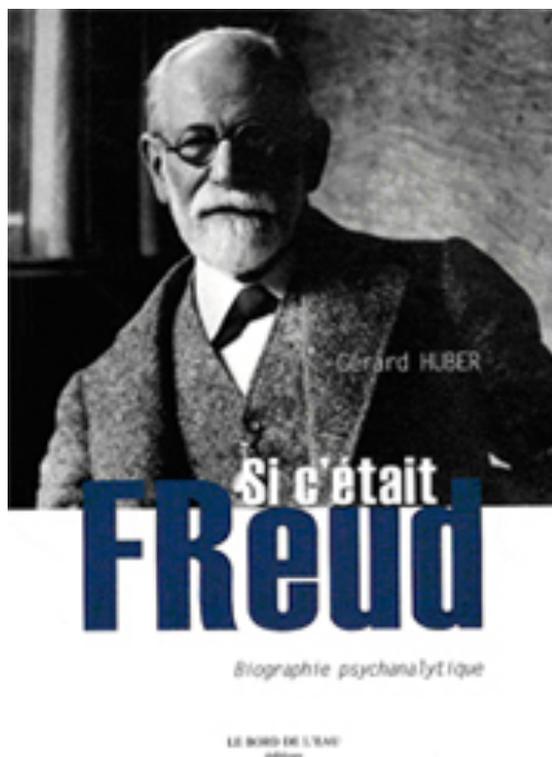


Si c'était Freud. Biographie psychanalytique

Gérard Huber, Le Bord de l'eau, 2009



Un pavé qui ne manquera pas de dissuader son lecteur. Dès la librairie : son prix, son volume, son poids. Et pourtant une culpabilité le saisira sans aucun doute : Freud, en couverture, pose sur nous ce regard incisif et goguenard. Tu as peur ? Aussi le lecteur triomphera-t-il de cette première appréhension, à cause des merveilles que lui promet la quatrième de couverture : au-delà de la biographie, il est proposé une vaste enquête, qui couvre tous les aspects du personnage et de son époque, son cheminement intellectuel et affectif. Et puis ce quelque chose qui inquiète : une biographie psychanalytique. Va-t-il lire ce que Freud lui refuse, la psychanalyse de l'inventeur de la psychanalyse ?

Tel est bien le projet du livre, écrit naturellement par un psychanalyste, qui interrogera par prédilection les silences et les omissions de Freud, ses lapsus et ses actes manqués, tout ce que les biographies précédentes omettent, parce qu'elles ne savent pas le ranger dans le parcours, qui doit être glorieux, d'un chef d'école, et parce que les précédents auteurs ne sont pas au clair avec leur propre relation de transfert au « maître ». Nous avons là le vrai Freud et le récit qu'il en fait, et c'est cette duplicité signifiante que l'auteur veut explorer comme la clef de l'avancée psychanalytique. Mais bien sûr, l'enquête ne peut interroger que les fossés, les ruptures et les silences : elle doit aussi faire parler tout ce qui parle, et convoquer la totalité du savoir accumulé sur Freud depuis qu'il est devenu un homme public. D'où la sidérante et accablante somme de ce livre, auquel il ne manque qu'à peine 90 pages pour en compter mille – et ce sont des pages serrées, larges, remplies, avec une police qui décrit la main inquiète de l'auteur

d'en perdre une miette, et des citations, en retrait, dans un corps encore inférieur... pour ne rien dire des notes de bas de page. Décidément décourageant.

Et le lecteur s'y prendra à de multiples reprises pour entrer dans cette somme, qui le repousse d'entrée de jeu par cet arbre généalogique qui figure avant même la page de titre et qui déploie cinq générations : que nul n'entre ici s'il ne connaît la généalogie de Freud, qui ne manque pas d'évoquer ou l'arbre des sefirot, ou l'arbre de Jessé. La psychanalyse, une science juive ? Voilà un des grands thèmes dont l'auteur se saisit, avec la volonté de le régler définitivement. Car outre que ce livre est une somme, il se veut être la première et sans doute la dernière, d'où l'obsession de traquer le moindre détail, de récolter toutes les informations, même les plus insignifiantes, auxquels il s'agit de trouver une place dans cet édifice herméneutique qui, certes, suit un ordre chronologique et se déploie comme un récit, mais de manière à ce que cet ordre soit contesté sans arrêt, de l'intérieur, par les fils thématiques, par les refoulements et retours du refoulé, par les obsessions et les cheminements d'un esprit qui n'a rien voulu dire de son propre cheminement mais au contraire le masquer, transformant l'herméneute en Champollion.

Une grande part est naturellement faite à la formation singulière de Freud, si l'on peut cependant l'arrêter aux années d'apprentissage et de formation : cette formation à devenir le père de la psychanalyse, dans un rapport bousculé à la paternité et non moins véhément à la transmission religieuse et au peuple juif, commence dans le secret d'une psyché, secret que Freud passera sa vie à chercher à découvrir, pour lui, et à cacher aux autres, dans des stratégies d'écriture qui sont mises en évidence avec obstination et persévérance. La formation est double, enracinée dans ce monde juif, porteur de la tradition, et dans « le monde », c'est-à-dire dans l'antiquité non juive – la Grèce et l'Égypte – et dans le monde, celui de ce XIXe siècle où s'invente la sécularisation et où la médecine devient une science. Je ne commente pas l'agaçant approfondissement qui est proposé ici, sans raccourcis faciles, sur les rapports de Freud au féminin, qui apparaît comme un autre fil conducteur fécond. En réalité, le livre veut rendre compte de la totalité d'une vie humaine, sachant que dans une vie il n'est pas de détail qui ne trouve sa place dans le kaléidoscope d'une pensée qui élabore et spéculé, se nourrit de plus de la pensée et de l'expérience des autres, par cet étonnant travail de dépersonnalisation qui est effectué par le psychanalyste. Freud aspirant à être l'autre... À peine le notulier commence-t-il une phrase qu'il se rend compte qu'il lui serait utopique de vouloir la finir, et pourtant il ne peut se résoudre à une énumération non exhaustive, terminée par un etc. qui renverrait le lecteur de cette biographie psychanalytique à son impuissance à maîtriser cela – qui devient presque « ça ».

L'autoanalyse de Freud est le moteur de sa quête, laquelle naît de la possibilité d'un gain de plaisir. Pour Freud, comme pour tout patient qui lui est soumis, il s'agit de passer du sentiment infantile au sentiment adulte de la vie, c'est-à-dire de s'assurer l'accès à la réalité en tant qu'elle est un plaisir, différé mais mieux établi que les satisfactions immédiates, mais trompeuses. Telle est la forme de ce livre : des satisfactions immédiates, on en a peu. Étouffement et culpabilité, obligation permanente de lancer à son tour une auto-analyse qui le conduit dans les mêmes impasses et les mêmes tâtonnements que Freud lui-même, dans les mêmes échecs et pertes de ses illusions (par exemple, ma machine intellectuelle, que je croyais dans un état potable de fonctionnement, n'échoue-t-elle pas irrémédiablement à saisir la totalité du propos,

alors que non seulement Freud est engagé, mais aussi l'auteur, qui s'auto-analyse en analysant Freud lancé dans son auto-analyse, analysant son propre transfert, et qui analyse aussi le pourquoi de l'échec de précédents biographes, qui se sont contentés des apparences confortables et ont préféré construire un mythe – celui de Freud ou le leur propre –, ou bien donner au lecteur un plaisir immédiat ? Ne suis-je pas par là irrémédiablement infantilisée ?).

Car il est démontré que Freud est un esprit qui, tout enclin qu'il est à la spéculation (et l'auteur nous propose des pages de spéculations fascinantes sur le moi et ses pulsions, des spéculations qui débouchent sur des solutions, puis Freud semble « régresser », avancer à nouveau, se perdre dans ses propres méandres, jusqu'à découvrir qu'il doit remettre en question sa double « exception » et faire retour sur l'inalysé de son enfance). Pas de plaisir immédiat donc, dans cette lecture austère, qui sollicite une culture énorme.

Et pourtant, on a des moments de délectation : dans l'analyse des rapports avec Nietzsche et Schopenhauer, dans la mise en évidence de l'importance de la figure de Goethe, dans l'élaboration sans cesse reprise du rapport de Freud avec sa propre fille, et ses ambiguïtés constantes, ou bien dans l'interprétation psychanalytique qui est donnée de la prise de cocaïne. Il est vain que je m'astreigne ici à refléter l'engagement de Freud dans le siècle, tant l'auteur parvient à montrer que l'Europe où il vit semble être le théâtre même où font rage ses interprétations, l'auteur présentant de toute façon la catharsis comme un théâtre. Freud devient comme un symptôme de toute l'intelligentsia européenne – et américaine s'il faut en croire le « cas Wilson » au tournant de la modernité. Dans cette orientation, les prises de position par rapport au sionisme ou au nazisme sont vues sous une toute autre lumière, toujours politique et toujours psychanalytique, car la psychanalyse disant l'homme dit le politique. En réalité, la pensée de Freud devient aussi nécessaire que celle d'Aristote.

Quant à l'écriture, l'auteur fait fond de tous les outils herméneutiques de la psychanalyse : interrogation des mots et des jeux qu'ils autorisent, en termes d'associations de pensée révélatrices, démonstration des enjeux du moindre rapport de force, interrogation du symbole, qui permet largement de dépasser la théorie de Ricoeur selon laquelle le symbole, chez Freud, est une simple catégorie psychologique. Démonstration est faite ici que le symbole a son opacité, qui interroge l'homme religieux. L'on n'a pas fini de relire la bible Philipson que le père de Freud a offerte à son fils et dont les images sont une source herméneutique primaire, à la fois comme question à l'enfant, culture de l'enfant et conditionnement de l'adulte, et peut-être chemin vers une solution. Il ne s'agit jamais d'aplanir les différences, au contraire, mais d'en montrer la fécondité, et la réflexion donne des pistes de réflexion qui dépassent le clivage avec la visée jungienne.

Tout au long du livre, le lecteur se demande si c'est sa pulsion de vie ou sa pulsion de mort qui le pousse à reprendre la tâche, aride, de la lecture, où il oscille entre évidence et rejet – est-ce la vérité qui m'est dite là ? ou bien est-ce une interprétation, servie dans une rhétorique de la sidération qui m'interdit toute distance critique ? La difficulté de la lecture est elle-même pédagogique : pour survivre, le lecteur doit indispensablement respirer et prolonger à chaque page le travail de lecture par un travail d'appropriation, descendre lui-même en lui-même pour survivre à la personnalité toute-puissante de Freud et de son interprète, et réarticuler les différents outils que l'ouvrage lui donne, à la

fois à leur état naissant et à leur état actuel, après un siècle de psychanalyse. La richesse du livre est à cet égard une réponse cinglante à tous les « livres noirs de la psychanalyse ». La vie n'est-elle pas la vie et la mort ?

Sylvie Taussig

Sylvie Taussig est ancienne élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, agrégée de lettres classiques.

© SCÉRÉN - CNDP. Créé en mai 2010
Tous droits réservés. Limitation à l'usage non commercial, privé ou scolaire.